

On dit même qu'on lui offrit la royauté. Quel était donc le secret de cette puissance à une époque où la force brutale était tout, la force intellectuelle rien, puisqu'Homère vécut mendiant et mourut mendiant ? Eh bien, messieurs, le sort de cette puissance résidait dans ce talent d'observateur qu'Esopo possédait au plus haut point et qui lui a dicté ces fables que nous admirons encore aujourd'hui.

Je puis avancer, sans crainte d'être contredit par que ce soit, que ses apollogues firent faire plus de progrès à la civilisation de ces temps-là et contribuèrent bien plus à adoucir l'apréte des mœurs que les épopees d'Homère.

Cela se comprend, messieurs, et répond parfaitement à ce que je disais tout-à-l'heure : le goût est une chose de convention plus ou moins subordonnée aux époques.

Le génie plus délicat, plus raffiné d'Homère s'adressait à des gens délicats et raffinés. Ils étaient malheureusement rares alors, aussi Homère mourant laissa-t-il à la postérité le soin de venger sa glorieuse mémoire. Esopo, au contraire, parlait au peuple, dans le langage du peuple, et parvenait à frapper vivement son intelligence au moyen d'une brillante imagination. Il avait recours aux comparaisons pour rendre ses idées plus sensibles et frapper l'esprit paresseux des masses. Aussi quel effet ne produisirent pas ses comparaisons ou ses fables, car la fable n'est qu'une comparaison ? Quelle économie de paroles n'obtint-il pas au moyen de ses apollogues qui, dans une dizaine de lignes, résument de longs chapitres et sous-entendent une foule de réflexions qu'il n'eût pas toujours été prudent pour lui d'émettre au grand jour dans toute leur crudité.

Oui, messieurs, je le dis et je ne crains pas de le répéter : l'apologue éclairera toujours l'ignorance et quelque fois les hommes instruits. C'est par son moyen qu'on exprime le plus facilement une idée et qu'on fait comprendre, tout en amusant, ce que de longs raisonnements ne démontreraient peut-être pas.

L'apologue, messieurs, a remporté d'éclatants triomphes à toutes les époques, là où l'éloquence avait, ou aurait échoué.

Permettez-moi de vous en citer quelques exemples.

Sans recourir à la Bible qui en contient une foule, car comme vous le savez fort bien, les prophètes, hommes indépendants s'il en fut, employaient presque toujours la parabole et quelque fois l'apologue pour parler aux peuples et aux grands de la terre, je me contenterai d'interroger l'histoire profane.

Je commencerais par l'histoire grecque.

Philippe de Macédoine convoitait la Grèce. Déjà son armée en avait envahi le territoire. Partout les Grecs couraient aux armes. Les Athéniens seuls semblaient insouciants du salut commun. Démosthène prévoyant le danger que courrait sa patrie, monte à la tribune aux harangues, et improvise un discours admirable. Sa voix éloquente tonne, menace et supplie

tour-à-tour. Vains efforts, le peuple athénien reste muet à son appel. Tout-à-coup l'orateur abandonne son sujet pour aborder l'apologue.

“ Un jeune homme, dit-il, avait loué un âne pour aller d'Athènes à Mégare ; c'était un jour d'été. Vers le midi, lorsque le soleil était dans toute sa force, le maître de l'âne et le voyageur se disputaient à qui profiterait de l'ombre que donnait le corps de l'animal. — Je vous ai loué mon âne et non pas l'ombre, disait l'un. — Non, répondait l'autre ; j'ai fait marché pour la bête toute entière et l'ombre qu'elle projette.” Alors l'orateur se tut et fit mine de s'en aller. Et les Athéniens de l'arrêter, en lui demandant le dénouement.

Eh quoi ! malheureux, s'écria alors Démosthène, l'ombre d'un âne vous préoccupe et Philippe est à vos portes ?

Ce trait de fable réveilla les Athéniens de leur torpeur, ils prirent aussitôt les armes et combattirent vaillamment.

Passons maintenant à l'histoire romaine.

Rome avait à peine trois siècles lorsque les plébétiens qui se disaient fatigués de l'autorité des patriarches, sortirent en armes de la ville et se retirèrent sur le mont Aventin. Cette populace exaspérée et qui, déjà à cette époque, croyait que le gouvernement s'engraissait des sueurs du *pauvre peuple*, aurait certes fait la sourde-oreille au discours le plus éloquent d'un Démosthène. Que fit le consul Ménenius ! Il alla seul vers ces forcezés et leur raconta l'histoire de la révolte des membres contre l'estomac. Cet apologue si simple, si juste et tout à la fois si admirablement adapté à la circonstance désarma les mutins. Les haines se calmèrent tout à coup et Ménenius rentra en triomphe dans Rome, suivi par tout le peuple qu'un simple trait de fable venait de rappeler au devoir.

Dans cette circonstance difficile, l'apologue éclaira l'ignorance ; citons maintenant un autre cas où il éclaira des érudits. Je l'emprunterai à l'histoire de l'académie française par Périsson et d'Olivet.

Le voici :

Une illustre compagnie trop portée autrefois à donner aux gens de qualité les places qu'elle doit aux hommes de lettres, inclinait à disposer d'un fauteuil en faveur d'un grand seigneur. Le célèbre Paitu, d'un tout autre avis que ses confrères, les prie de surseoir à l'élection et improvise cet apologue.

Un ancien grec avait une lyre admirable. Il s'y rompit une corde. Au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent ; et la lyre avec sa corde d'argent, perdit son harmonie, et rendit des sons sourds et discordants.

Cet apologue donnait un congé en bonne et due forme au grand seigneur, et le scrutin prouva que l'académie n'avait pas moins d'intelligence que le peuple romain.

Je ne finirais plus, messieurs, si je devais entreprendre de vous énumérer tous les triomphes de l'apologue.